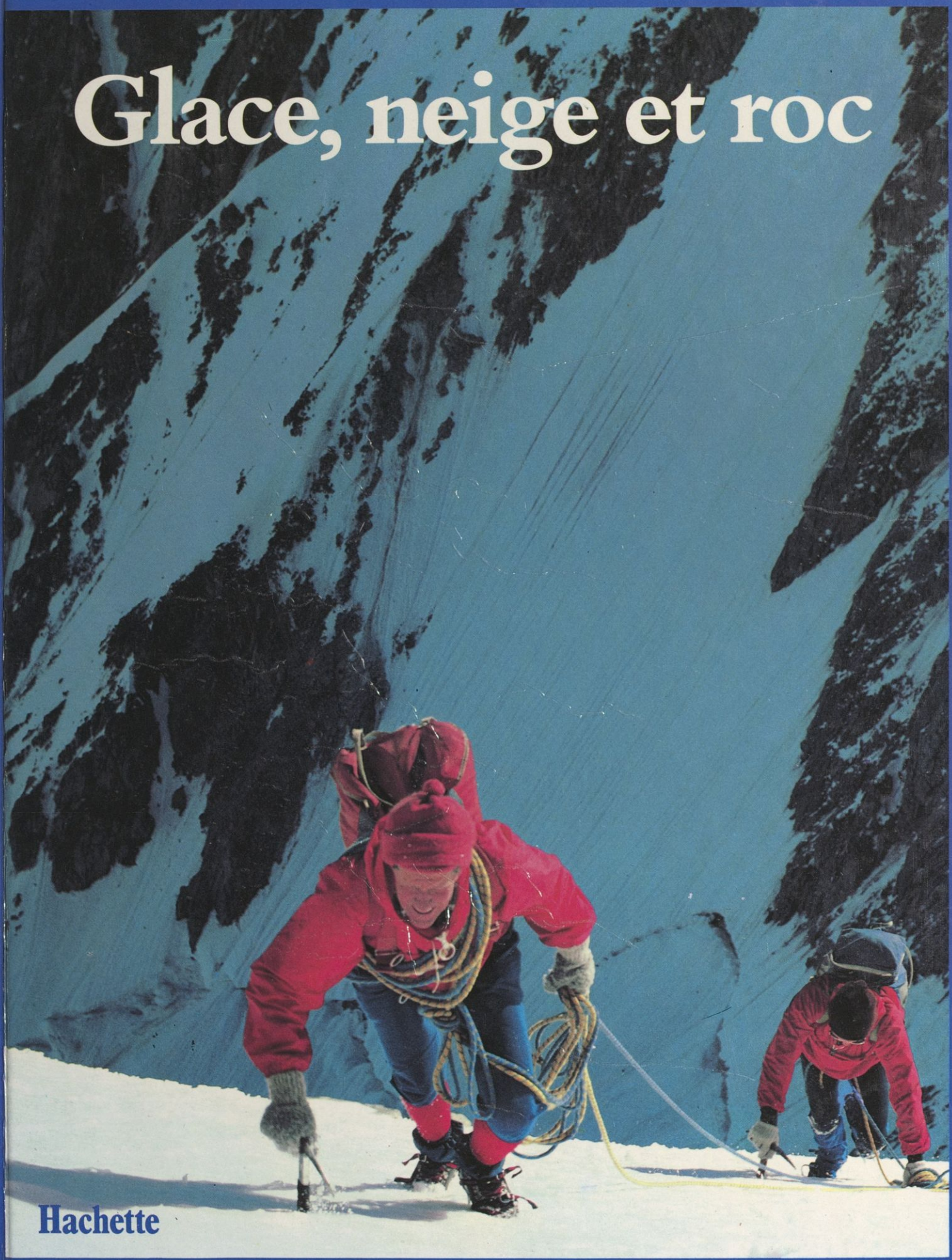
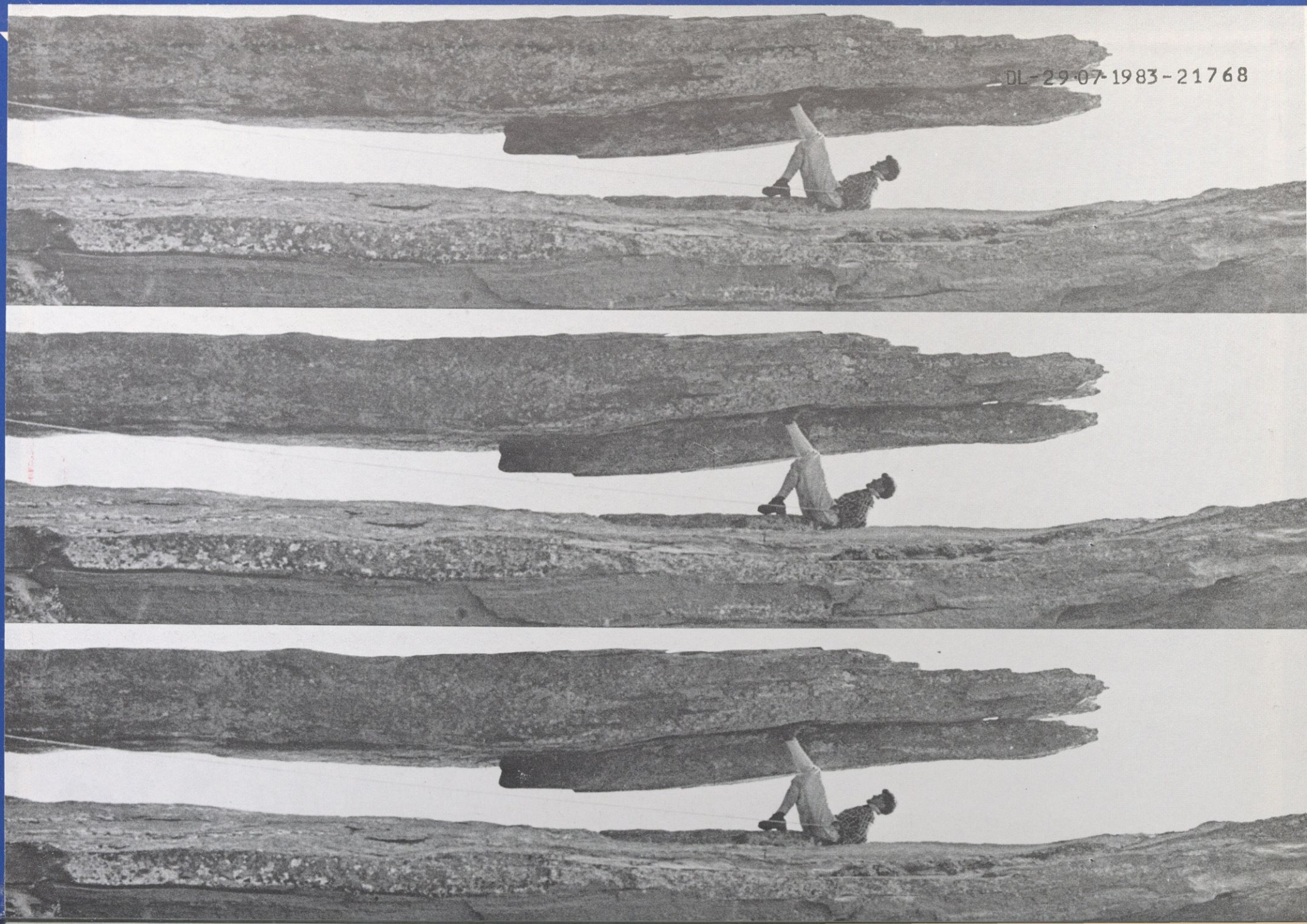
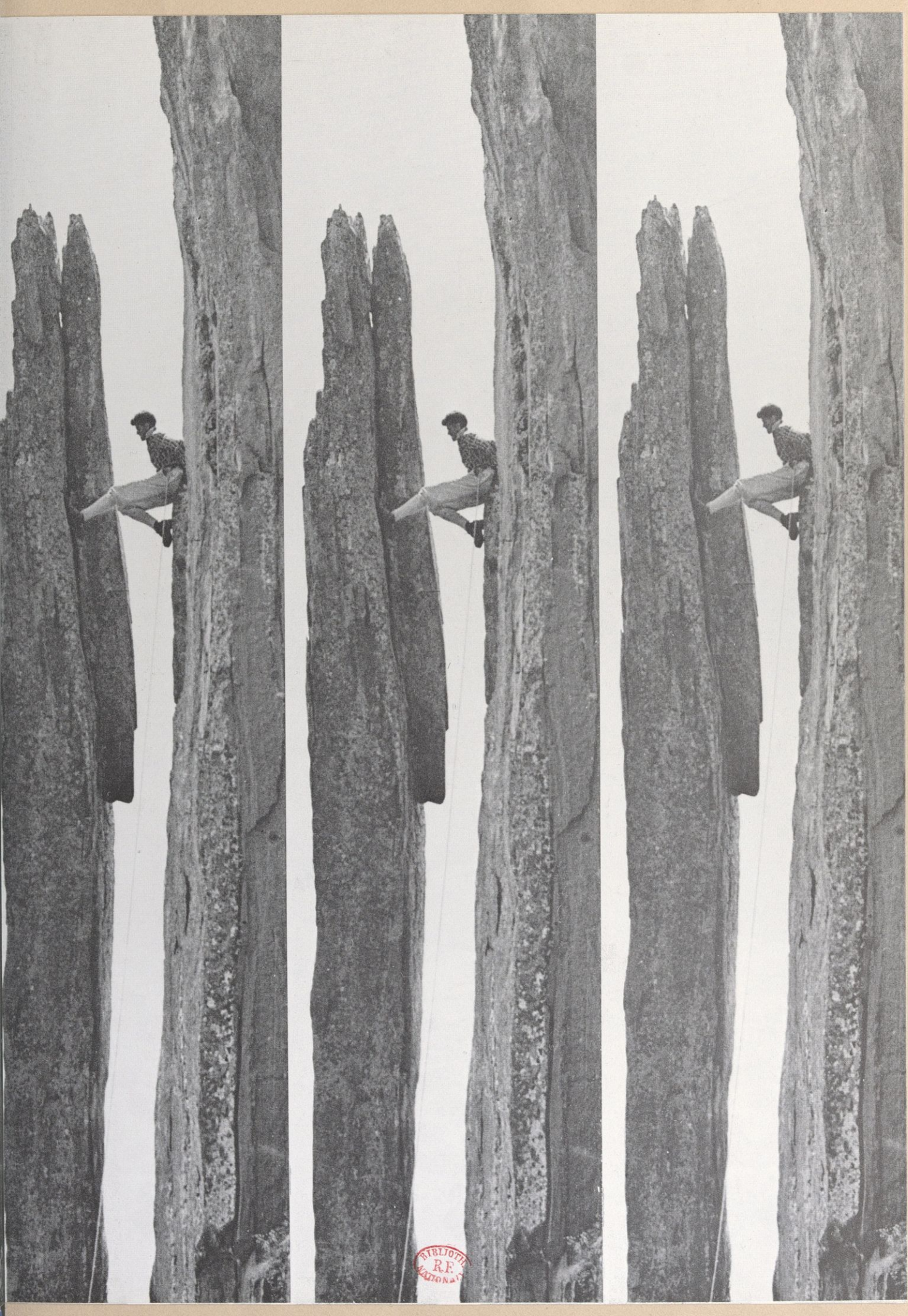
GASTON RÉBUFFAT

Glace, neige et roc



Hachette


DL-29-07-1983-21768


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.





79
1-2

Gaston Rébuffat

glace, neige et roc

Hachette

© 1978, Hachette Paris

4°V
40164



le rêve

A la frange de la terre des hommes, dressé sur la cime qui a enchanté ses soirées, le jeune alpiniste a haussé son corps et son cœur, son âme et ses rêves.

A perte de vue, un domaine de neige et de roc s'offre à lui, dans le silence et le mystère de l'infini. Les montagnes sont un monde à part : elles sont moins une partie de la planète qu'un royaume indépendant, insolite et mystérieux, où les seules armes pour s'aventurer sont la volonté et l'amour...

Fissures, cheminées, dalles, surplombs... Le jeune homme a donné le meilleur de lui-même pour les gravir. Maintenant il contemple, tandis que monte en lui un bonheur qu'il ne connaissait pas mais dont il sentait confusément le besoin. Le sang bouillonne dans ses muscles, son cœur bat d'émotion, l'air est vif, le soleil déverse sa tendresse, et au bout d'une corde il découvre la belle et grave amitié : celle du compagnon de cordée.

Et si les brumes et les nuages couvrent la terre des autres, ce royaume devient le sien pour un court instant ; royaume que toujours il viendra retrouver.

La jeunesse, pour vivre, doit avoir un grand désir. Quand j'avais quinze ans, j'étais aussi grand que maintenant et plus mince ; j'avais peu de force dans les bras, je n'arrivais qu'avec peine à faire un rétablissement. Pourtant, je désirais tellement devenir alpiniste et un jour peut-être devenir guide !

Escalader est un instinct. Les enfants grimpent volontiers aux fenêtres, aux arbres, aux murs : plaisir d'escalader, plaisir de découvrir, de voir plus loin et de plus haut. N'est-ce pas là, au fond, ce que les grandes personnes appellent l'« alpinisme » ? A quinze ans, j'ai eu la chance que cet instinct de l'enfance se réveille en moi. Peut-être parce que j'ai grandi dans le plus beau terrain de jeu dont puisse rêver un enfant, dans un jardin sauvage, désert et sans autres barrières que les rochers et la mer : le massif des Calanques, entre Marseille et Cassis.

L'escalade du « gendarme »
du Pic de Roc est très aérienne ;
en particulier
quand vient le moment
de se dresser sur l'extrême pointe :
petite marche à peine suffisante
pour les deux pieds,
légèrement inclinée
vers la droite.

Devenir alpiniste !...

J'aimais la haute montagne. Maintes fois je l'avais entrevue d'une vallée, d'un col, d'un petit sommet ; mais cela ne me suffisait plus ! Je désirais la connaître et grimper. Je n'avais pas encore une grande résistance ; aussi je savais que je devrais doser mes efforts. J'habitais Marseille et de temps en temps j'éprouvais le besoin de m'évader de la ville bruyante.

Dans la vie de chaque être il y a des jours heureux et décisifs. Un dimanche d'avril, un ami, de huit ans mon aîné, Henri Moulin, m'emmena grimper dans les Calanques, à la Grande-Candelle...

Je laisse volontiers la grande cité derrière moi. Je suis heureux de retrouver ce sentier familier : combien de fois suis-je venu pour regarder cette Grande-Candelle ? Aujourd'hui, je vais l'escalader ! Désir et crainte alternent dans ma tête.

Nous allons en silence, et au fond de moi-même je sens une joie mais aussi un pincement de cœur : à ce jour je n'ai jamais été encordé ; je n'ai jamais grimpé « vraiment », et, après l'avoir tellement souhaité, maintenant j'ai peur. Moulin, malgré sa gentillesse, m'impressionne. Lui, il « sait » : combien d'escalades a-t-il déjà réussies ? combien de hauts sommets a-t-il gravis ? J'ai confiance en lui, mais, pour toutes ces raisons, il m'impressionne encore plus.

Au pied de la muraille, maladroitement je déplie les anneaux de chanvre. Un peu terrifié, un peu ému, je m'encorde ou plutôt Moulin m'encorde. Puis il prend la tête de la cordée. Anxieux, je le regarde escalader, puis il disparaît derrière un angle de rocher. Je reste seul et alors je prends conscience de ce qu'est une corde ; je la tiens mieux et lorsque je la vois s'élever le long de la paroi, elle prend une grande valeur : j'ai compris la beauté de ce lien.

Enfin Moulin m'appelle. La corde se tend. Je commence à grimper et, par deux fois, la corde — prolongement amical de la main forte de Moulin — m'épargne un pas douteux.

Avec plus ou moins de peine et beaucoup de joie, je continue l'escalade et le rejoins. Son assurance tout à l'heure m'impressionnait ; maintenant, son calme sourire me rassure.

A chaque longueur de corde, ce monde de pierre et de silence, que je redoutais tout en le désirant, me devient fraternel : je sens qu'il m'apprivoise et que pour longtemps je lui appartiendrai.

Devant nous, la mer et l'horizon qui suggèrent l'infini des grands espaces. Au-dessus de nous, en dessous de nous, la verticale des hautes parois qui donne la profondeur du ciel. Rencontre exceptionnelle des deux grandes lignes simples : quelle sobriété et quelle grandeur pour le départ d'une vocation ! L'aîné initie un enthousiaste et d'un coup lui ouvre les portes de son futur domaine.

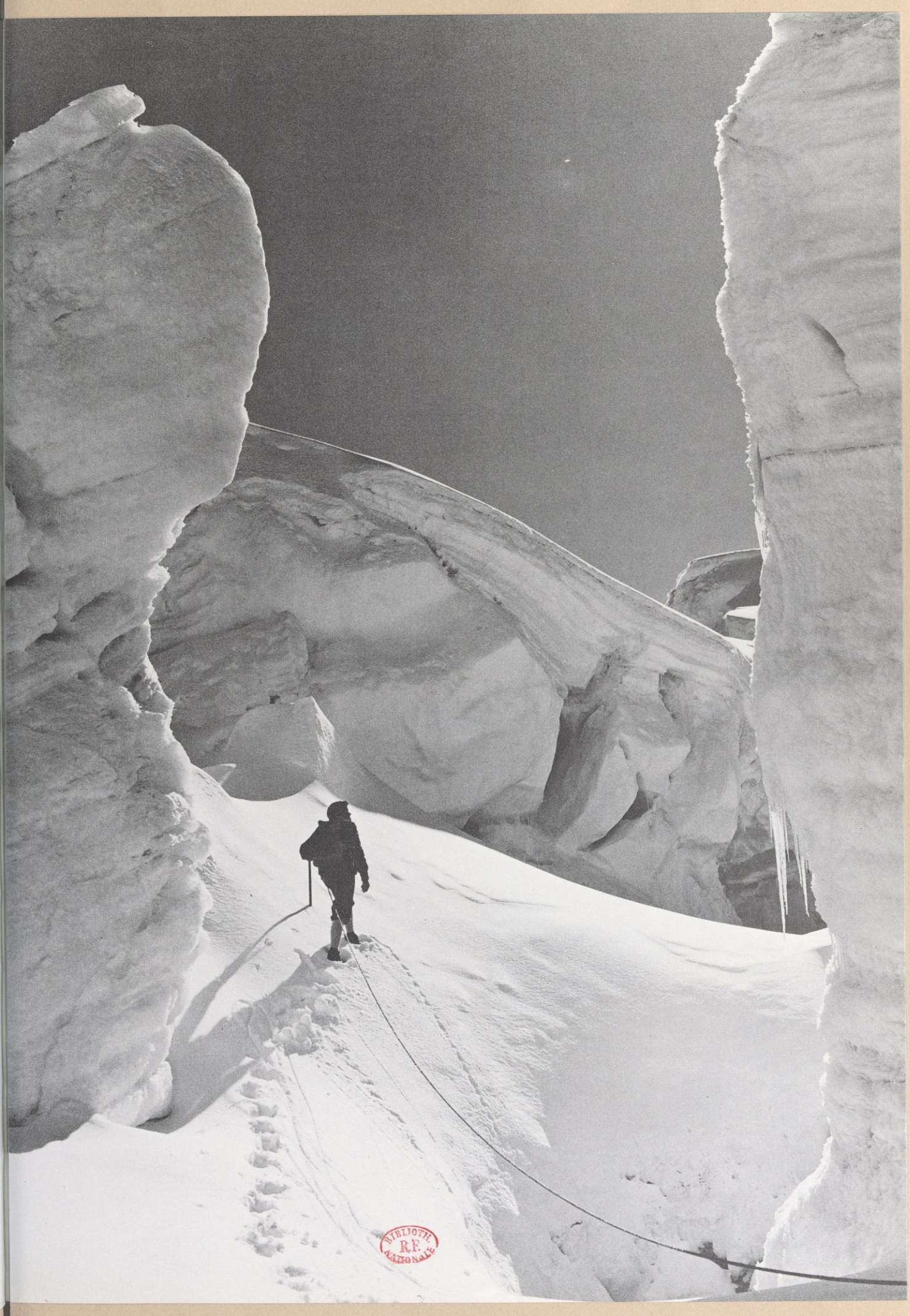
Le soir, en rentrant à la maison, il me semblait avoir trouvé le vrai bonheur correspondant à ma nature. Le lendemain et les jours suivants, je ne pensais qu'à ce premier dimanche...

Puis, peu à peu, s'enchevêtrèrent le souvenir des sommets entrevus et celui de cette première escalade. Et je fis des projets...

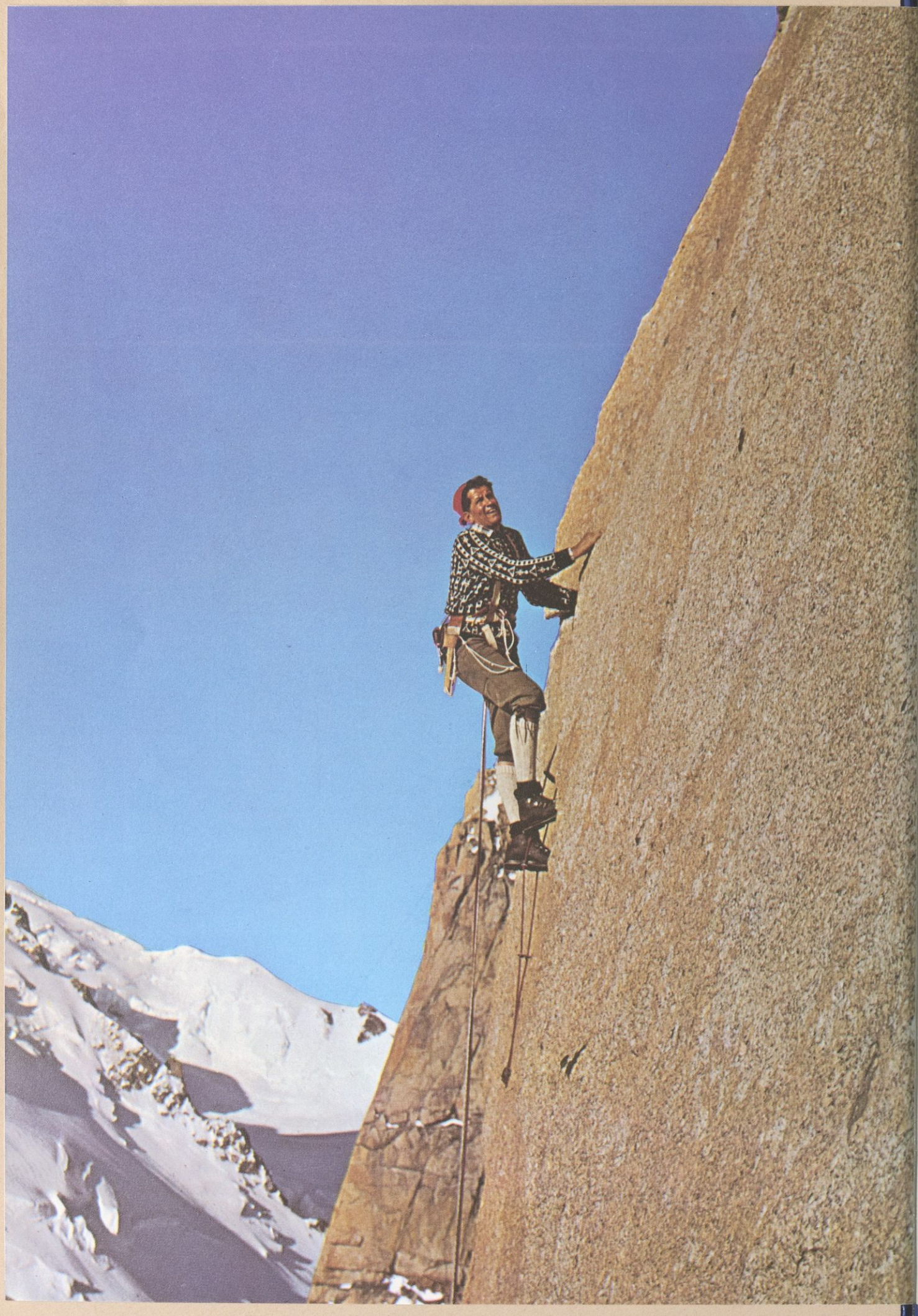
J'allais acquérir un équipement, le bel équipement que déjà je regardais avec amour : le piolet — mon piolet —, la corde — ma corde —, mes crampons, mon sac, et, avec ferveur, j'attendais le départ pour la haute montagne.

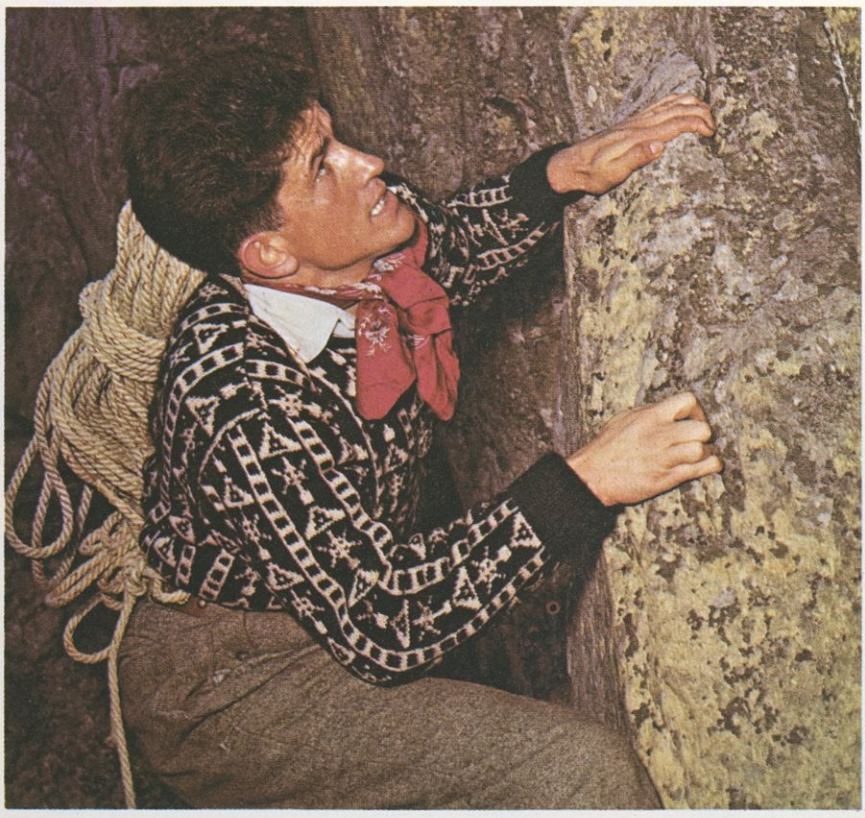
J'allais apprendre la technique, non plus de l'escalade, mais de l'alpinisme ; Moulin allait m'introduire dans un monde où l'on ne pénètre qu'avec joie et respect.

Par les portes de glace,
l'alpiniste pénètre dans le monde
de la haute montagne :
silence et mystère de l'altitude.



BIBLIOTH.
R.F.
NATIONALE





devenir alpiniste

Apprendre à grimper mais aussi à connaître la haute montagne est indispensable pour devenir alpiniste.

L'alpinisme est un des plus beaux sports qui puissent exister, mais le pratiquer sans technique est une forme plus ou moins consciente de suicide. La technique incite à la prudence et d'abord à la lucidité ; elle épargne la fatigue, les retards inutiles ou dangereux, et, loin de la contrarier, elle permet la contemplation ; elle n'est pas un but en soi, mais le moyen qui conditionne la sécurité tant dans l'escalade individuelle que dans la marche en cordée.

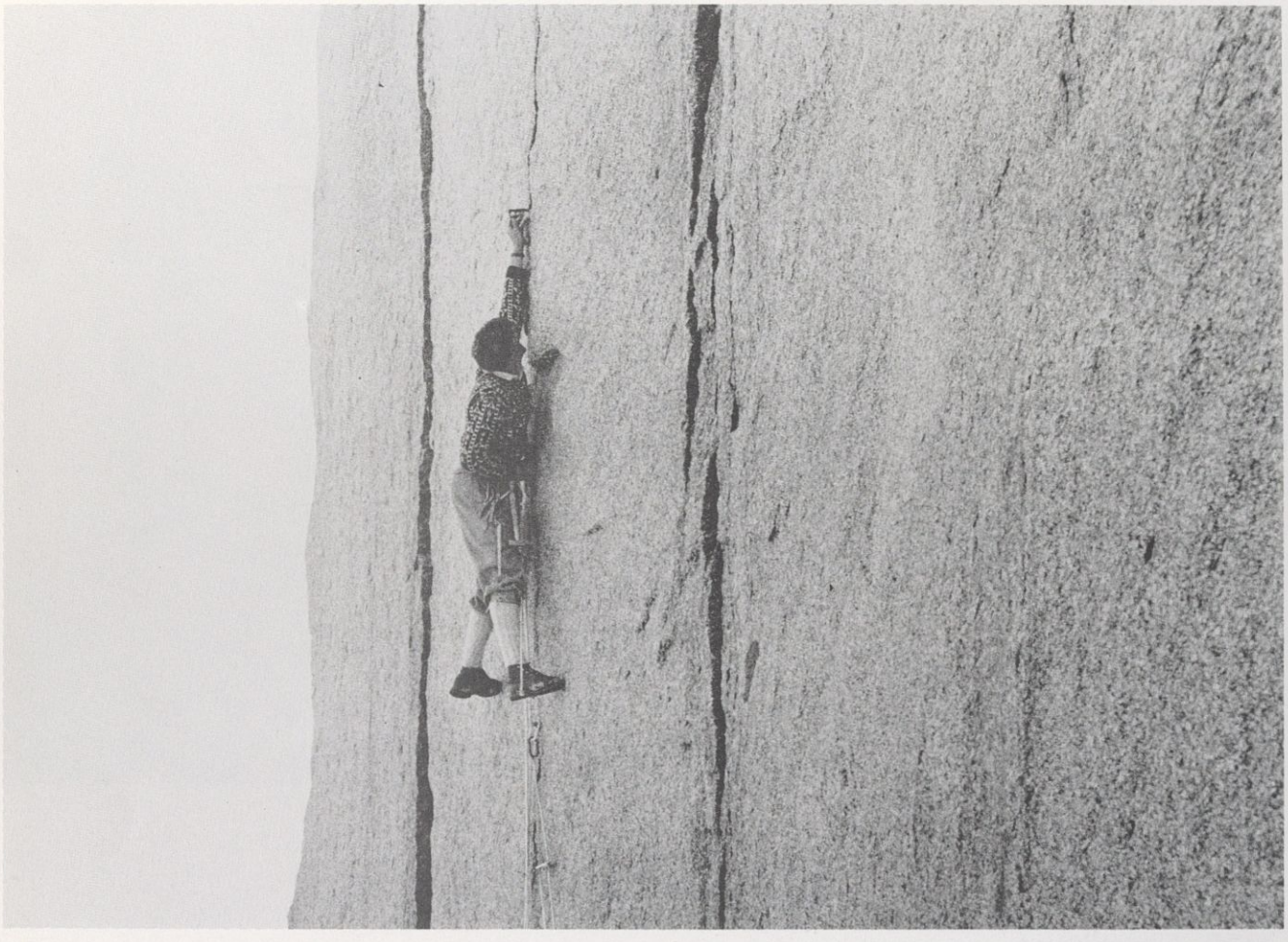
La haute montagne nous procure toute une gamme de plaisirs dont le premier est d'évoluer dans un monde de lumière et de silence. Le second est peut-être de s'élever face à un miroir de pierre ou de glace, miroir qui nous aide à nous connaître et à devenir des hommes dans la fraternité de la cordée. Mais il est encore d'autres plaisirs plus immédiats et de tous les instants : faire bien quelque chose est source de joie.

Pour étudier un passage
et prévoir, en fonction des prises,
l'enchaînement des mouvements,
le grimpeur doit se détacher
du rocher et,
pour cela, garder les mains
assez basses.

La joie de bien grimper

Escalader sans à-coups, entre terre et ciel, en enchaînant des mouvements précis et efficaces, procure une paix et même une allégresse intérieures ; le ballet est bien réglé, la cordée est à sa place.

Une difficulté est une question, les gestes pour la résoudre une réponse : c'est le plaisir intime de communiquer avec la montagne,



Grâce à l'escalade artificielle,
l'alpiniste parvient à s'élever
le long de parois tout à fait lisses,
à la condition,
toutefois, qu'elles soient parcourues
par une fissure ;
cependant, il s'agit de planter
le moins possible de pitons.

La plus belle escalade
reste l'escalade libre, où il y a juste
assez de prises
pour que le grimpeur s'élève
sans moyens artificiels.
A droite, la fissure Lépiney,
à l'aiguille du Peigne :
escalade délicate, élégante et aérienne.

non avec sa grandeur et sa beauté, mais, plus simplement, plus directement, avec sa matière, comme un artiste ou un artisan avec le bois, la pierre ou le fer qu'il travaille.

Avant d'attaquer une fissure ou une cheminée, l'alpiniste la regarde, la mesure loyalement ; il en étudie les secrètes qualités et les défauts et il y a dans cette confrontation quelque chose de très prenant : une parenté retrouvée. Puis il y a contact entre le roc ou la glace et la chair de l'homme : toucher un beau granit est agréable et rassurant, ou encore deviner, surtout dans le calcaire, les petites prises cachées et, par elles, un cheminement. Combien de fois ai-je entendu dire :

« C'est une course intéressante, mais le rocher est-il bon ?

— Un granit très franc ! »

Et le visage de l'homme s'éclairait ; il voyait la belle couleur de la muraille, il respirait l'odeur de la pierre, il sentait le grain du rocher sous ses doigts...

Les escalades de glace procurent bien d'autres joies ; le cheminement semble irréel dans un univers féerique : corniches sculptées par les vents, séracs chaotiques, arêtes finement ourlées. Bien cramponner sur une pente très raide donne une grande sérénité ; tailler proprement, sans donner plus de coups de piolet qu'il n'en faut, procure le plaisir d'un travail bien fait : laisser une jolie trace est une signature.

Ainsi la technique résout les problèmes et apporte des satisfactions ; pourtant elle reste pauvre si on la sépare de l'esprit qui l'a guidée, en montagne comme en d'autres domaines. S'il ne grimpe que pour grimper, l'alpiniste n'entendra plus le nom du sommet qui a chanté en lui et il n'arrivera nulle part ; mais dans le cœur de chaque homme, il y a toujours une parcelle sensible qui a commandé un apprentissage fervent et passionné avant que celui-ci devienne efficace et soit une forme de beauté. Le grimpeur aussi a son style et, sans en surestimer l'importance, sa présence est signe de qualité : c'est la distance que l'alpiniste laisse entre la paroi et lui. En escalade, le style est intimement lié à l'équilibre du grimpeur et à sa sobriété d'exécution ; alors, tandis que ses mouvements se déroulent et s'enchaînent, il éprouve une douce satisfaction, comme une tacite approbation ; ainsi, l'eau de source, née de la terre, coule sans heurt, épousant les rivages.

Le sens de son équilibre

C'est dans les Dolomites que je me suis rendu compte combien il est important d'avoir le sens de son équilibre. Nous étions dans la face nord de la Cima Grande di Lavaredo : cinq cents mètres de vide absolu ! J'étais heureux d'escalader cette haute muraille, mais aussi d'être encordé avec un merveilleux compagnon et qui grimpait si bien : Gino Solda, guide des Dolomites. Je le regardais escalader : quel plaisir pour les yeux, et quelle leçon ! Au-dessus de moi, il se détachait en plein ciel, fine silhouette contre le profil pur de la paroi. Même dans les passages très acrobatiques, il ne peinait pas : sous ses doigts des prises semblaient naître ; le long de la paroi géométriquement verticale, il s'élevait avec une démarche de seigneur.

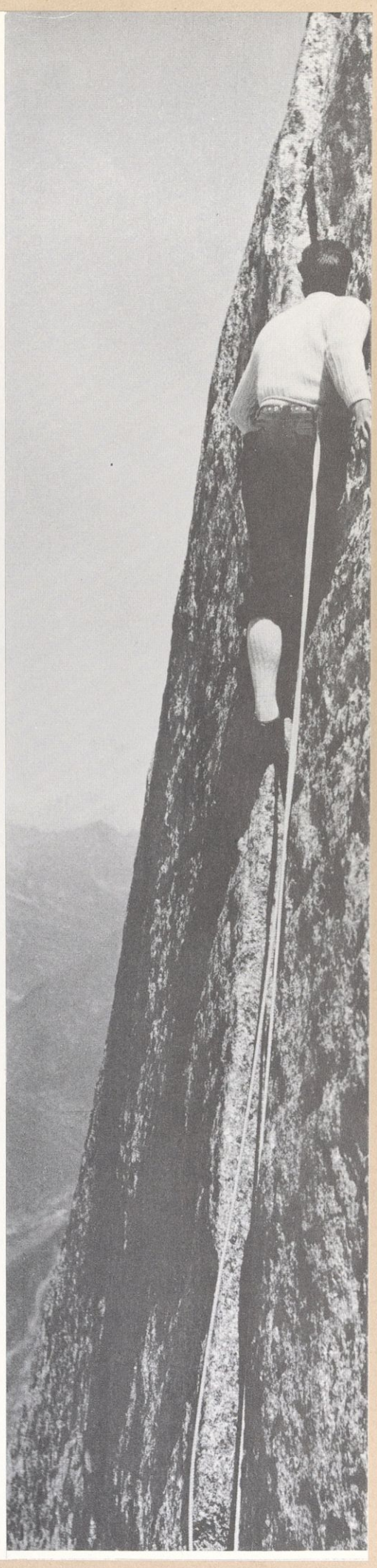
Ce jour-là, en appréciant l'escalade de Solda si proche de la perfection, j'ai compris qu'avant de bien grimper, mon compagnon possédait tout à fait et d'une façon très précise le sens de son équilibre : c'était la raison de son aisance.

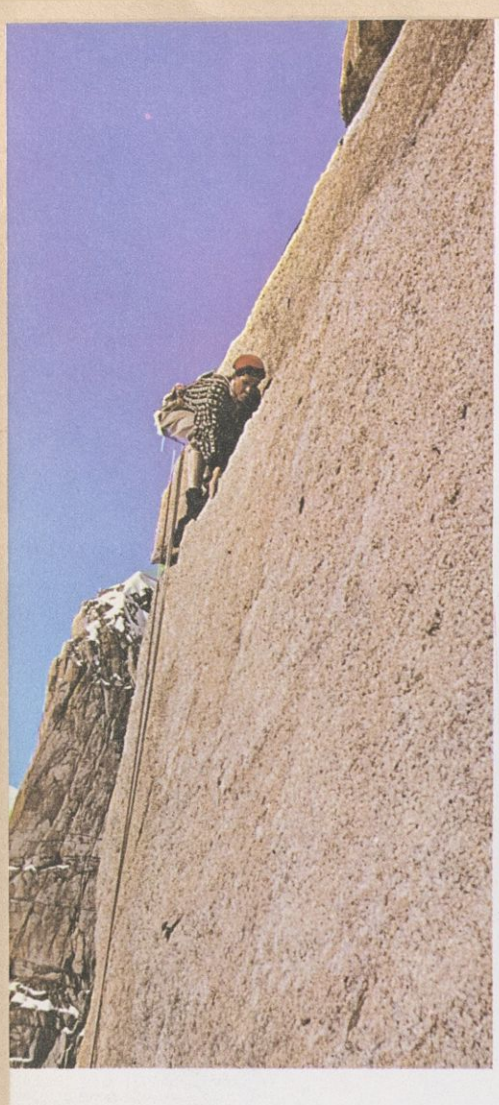
Et, tandis qu'après l'ascension par la face nord, nous descendions en courant la voie normale, là encore, en regardant Solda, je vérifiais la leçon que j'avais apprise le matin et me répétais : « Acquiers le sens de ton équilibre et tu grimperas bien. Car l'un conditionne l'autre. »

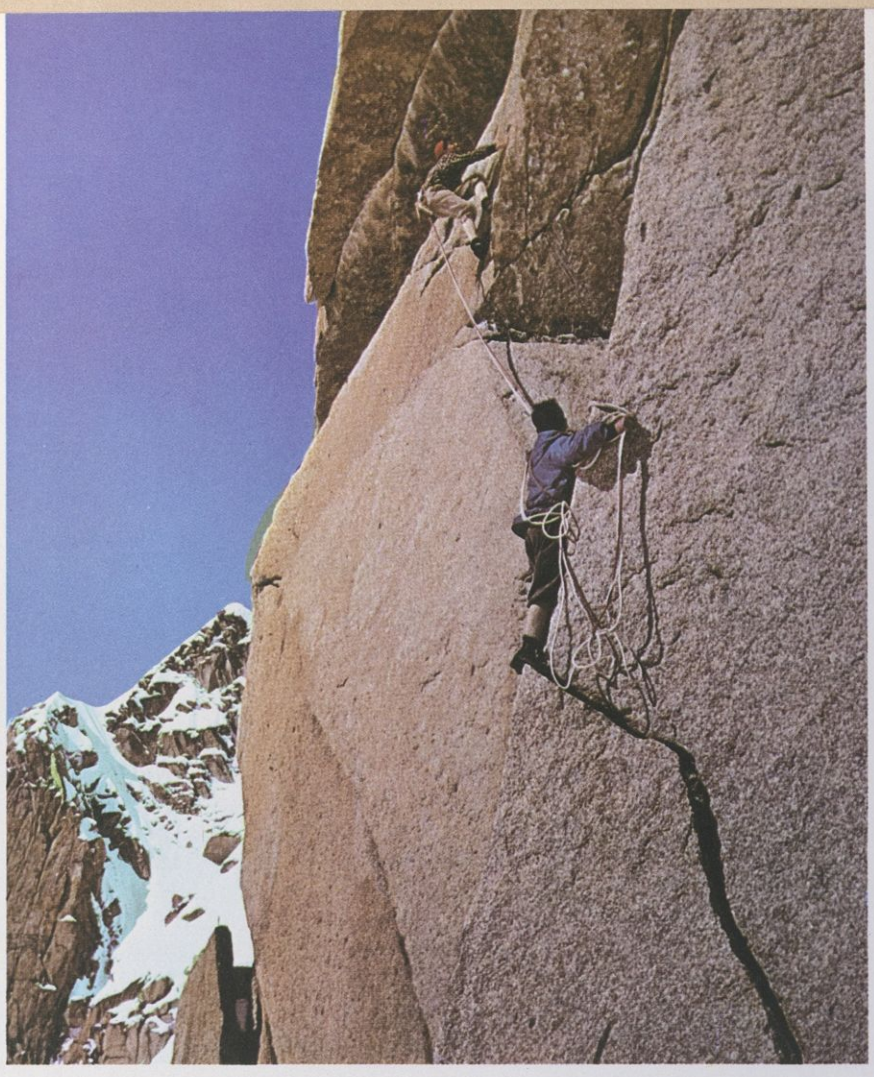
Pour illustrer cette idée, voici quelques conseils que je développerai par la suite :

— sur la glace, en particulier dans les traversées, refaire, sans l'aide du piolet, les mouvements étudiés avec piolet ; ainsi s'obtiendra la bonne position, le corps vertical et non appuyé contre la pente, bien d'aplomb sur les pieds ;

— sur le rocher, il en est de même, le piolet étant ici remplacé par les prises de main. Dans les escalades allant jusqu'à la verticale, se rendre compte que pour se maintenir contre la paroi, il n'est pas nécessaire de s'accrocher vigoureusement des mains tant que son centre de gravité passe par ses pieds ; ceux-ci suffisent à porter tout le poids du corps. Autrement dit, la position d'un alpiniste le long d'une paroi verticale est exactement celle d'un homme debout sur un plancher, si ce n'est que l'alpiniste doit raidir les pieds afin de tenir par les extrémités sur les prises. Ainsi le novice prendra conscience que les mains ne doivent servir qu'à garder l'équilibre arrière-avant et latéral du haut du corps. Contrairement à l'opinion







Chaque fois que cela
est possible, l'alpiniste doit se rétablir
sur ses pieds, les mains
ne servant qu'à maintenir
l'équilibre.
Gaston Rébuffat et Maurice Baquet
dans la face sud
de l'aiguille du Midi
dont ils ont fait la première ascension.

Contrairement aux massifs
granitiques, où le cheminement
est très souvent indiqué
par des cassures
parcourant des grandes dalles,
dans les autres massifs
(calcaires, gneiss, schistes...),
l'itinéraire est moins évident ;
il faut parfois chercher et, en tout cas,
être toujours attentif.
A droite, Caire de la Cougourde,
dans les Alpes-Maritimes.

répandue, le grimpeur ne tire pas son corps par la force des bras, il le dresse sur les jambes et les pieds.

Mais il est un autre équilibre que l'équilibre physique et encore plus important : l'équilibre moral.

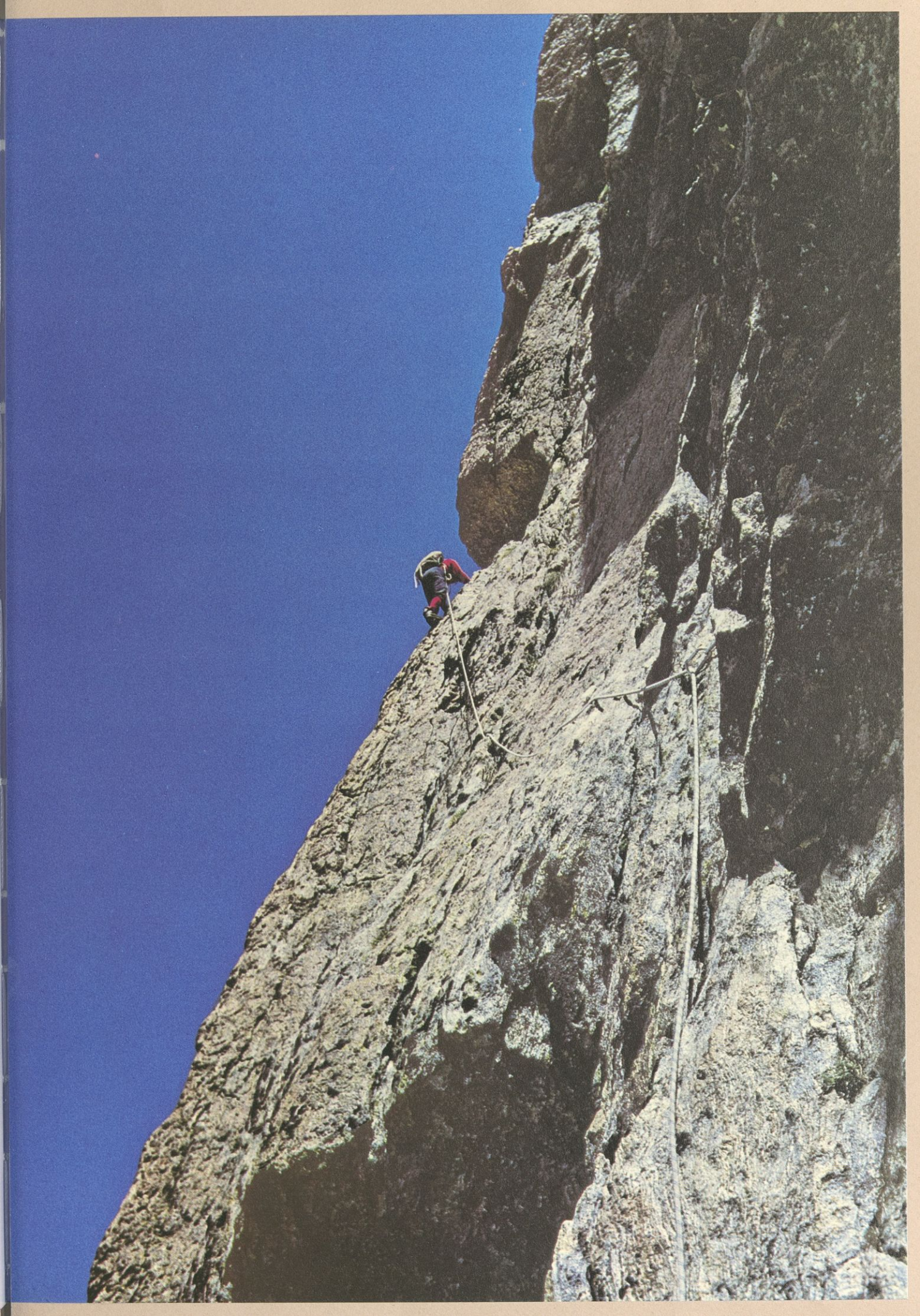
Là est la clef de voûte de l'alpinisme, de son apprentissage comme de la réalisation des plus sévères ascensions. Henri Moulin, Édouard Frendo, André Tournier, Alexis Simond, Marcel Bozon, qui m'ont initié à la montagne, puis à mon métier de guide, m'ont toujours enseigné :

« Grimpe d'abord avec ta tête. Rends-toi compte de ce que tu veux faire et de ce que tu peux faire ; l'alpinisme est avant tout une question de conscience. »

Ils me disaient encore :

« Attention, un tout petit peu trop, et c'est déjà trop ! »

Souvent une ascension est née d'un rêve, d'une exaltation, d'un désir spontané, parfois irraisonné : un joli nom, une forme, une histoire, un souvenir et nous voilà à l'ancre d'un sommet. Puis le beau projet devient attente, ferveur, préparation ; mais vient le temps où il doit devenir un calcul, le rapport précis entre le but — cime et itinéraire envisagés, conditions de la glace et du rocher selon la saison, l'altitude et l'orientation, retour plus ou moins difficile, d'où, en fin de compte, l'importance totale des efforts à fournir — et les moyens de l'alpiniste — sa lucidité, ses possibilités (sa technique, sa vigueur morale et physique), sa connaissance de la haute montagne et du temps, son expérience, son sang-froid.



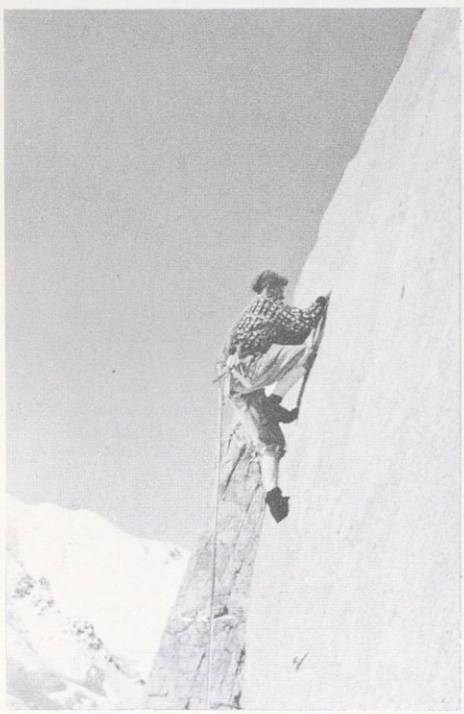
De ce rapport : but/moyens, découle la décision. L'alpiniste doit toujours se rappeler cette formule, déplaisante à énoncer dans sa sécheresse, mais capitale, car elle conditionne le départ. En cet instant, plus de charme dans ce monde enchanté, plus de poésie dans cet univers poétique ; d'un froid calcul dépendent peut-être la vie de l'alpiniste et celle de ses compagnons ; mais qu'il est beau ce dialogue intime entre l'homme et les forces de la nature ! Dans le silence de l'altitude, une conscience se révèle, réfléchit et décide : la peur est aussi laide que la témérité est stupide et risque d'être néfaste.

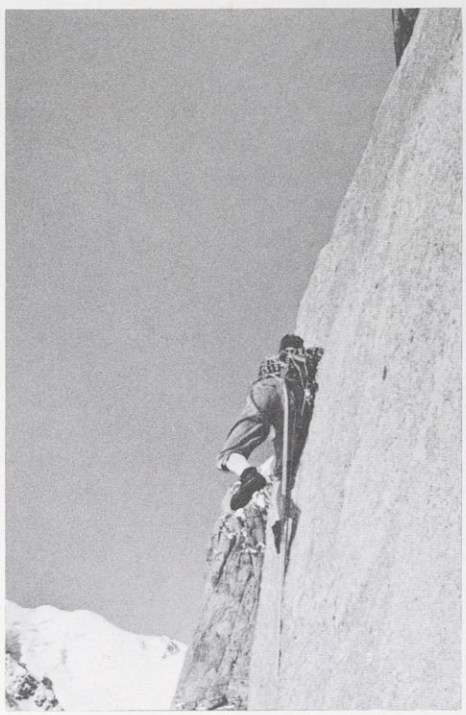
Tout au long de l'ascension, l'alpiniste sera encore appelé à réviser son jugement en tenant compte d'éléments nouveaux : son degré de fatigue ainsi que celui de ses camarades, l'heure et peut-être le retard, la neige qui s'est modifiée sous l'action du soleil et du vent, l'évolution du temps... Renoncer, alors que la cime n'est pas loin, demande souvent plus de courage que de continuer ; inversement, la seule issue est parfois de franchir le sommet pour trouver sur un autre versant soit l'accalmie, soit une descente moins longue ou moins difficile.

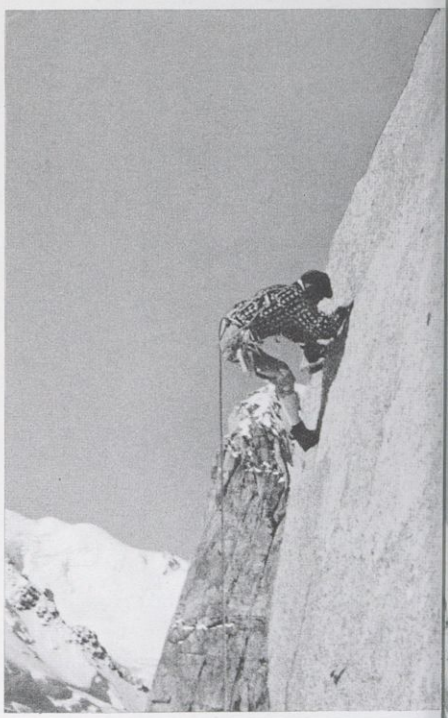
Ces raisonnements nécessaires, cette lucidité, cette clarté, loin d'entamer l'enthousiasme, le fondent et l'épaulent. Un échec est souvent plus créateur qu'une suite de succès. Cette confrontation secrète entre l'alpiniste et le monde qui l'environne, puis cet engagement sont d'une sobre grandeur ; sous l'écorce du montagnard, l'homme naît en apprenant à se connaître et à se construire. Certes, la haute montagne est belle, mais pour l'instant elle est un cadre exceptionnel pour l'apprentissage de la vie : neige et roc mitoyens du ciel, vent, soleil et tempête fertilisent deux hommes encordés pour le meilleur et pour le pire, dans la solitude blanche et le silence glacé.

Plus que sa réussite de grands exploits, j'apprécie qu'un alpiniste

Exemple d'un rétablissement
à exécuter rapidement
et avec décision,
afin de ne pas rester inutilement
en traction sur les bras ;
dalle de la 2e longueur de corde
de la face sud
de l'aiguille du Midi.







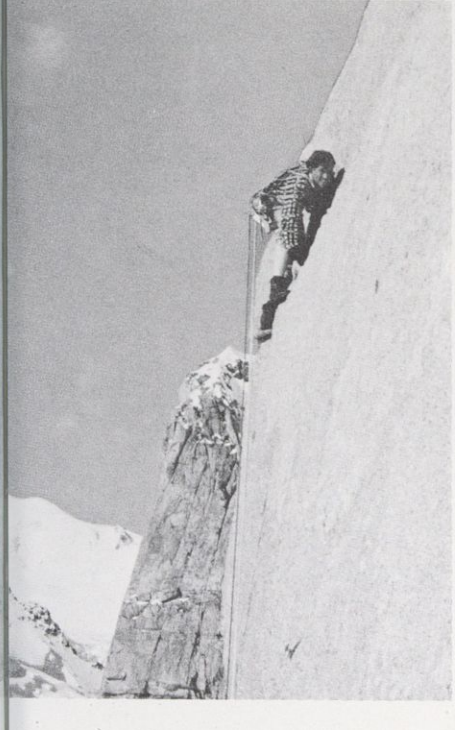
accepte ses limites ; les exploits prennent alors leur véritable proportion : le grimpeur a réussi ce qu'il y avait de plus difficile, mais en se rendant bien compte de ce qu'il faisait ; j'apprécie encore qu'il sache écarter sa passion, son envie brûlante de faire une belle première afin de juger sainement ; qu'il n'accepte pas de jouer bêtement avec sa vie : c'est si facile ! En face d'un danger on apprend peu de chose : devant la foudre, on fuit si on le peut ; c'est devant une difficulté, devant un obstacle que l'homme donne sa mesure et s'épanouit.

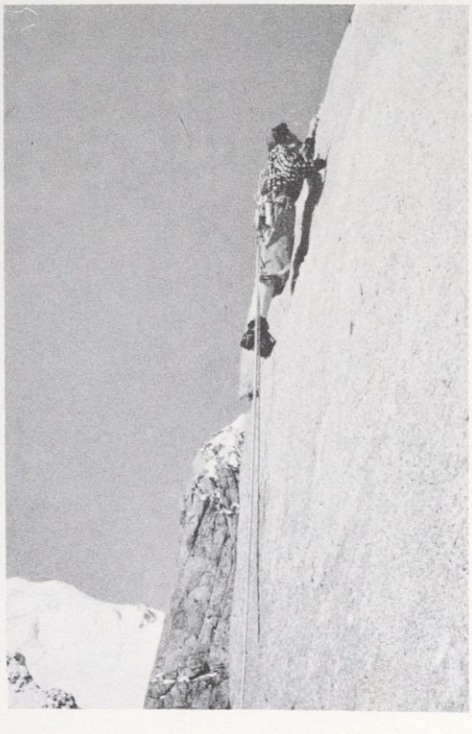
Au pied de chaque passage, l'alpiniste doit regarder, étudier, puis grimper régulièrement, avec calme, en liant ses mouvements, en économisant ses forces et en restant continuellement attentif.

Ensuite, une ascension n'est pas seulement une escalade de rocher ou de glace, mais un itinéraire à trouver, des passages à enchaîner, un horaire à tenir, le vent d'ouest, l'orage et la nuit à surveiller. Ainsi l'escalade n'est qu'une partie de l'alpinisme comme le grimpeur n'est qu'un aspect du montagnard. Il y a la technique à apprendre, mais aussi la connaissance de la haute montagne à acquérir ; il est assez facile de bien grimper, il est plus difficile de trouver son équilibre. L'important est d'arriver à bien se connaître : être capable, quoi qu'il arrive, de faire le point, sans crainte ni exaltation ; bien garder, à tout moment, « la tête sur les épaules » ; ne pas confondre ces deux notions si différentes : danger et difficulté — la première est morbide, la seconde est saine et virile. Les montagnards aiment la beauté, l'amitié et la vie, pour lesquelles ils ont du respect, et non le goût du risque facile et bête.

Au sommet, l'alpiniste pourra connaître un grave bonheur : il pourra contempler à perte d'horizon... Si un avion l'avait déposé sur la cime, la vue serait la même, mais elle ne serait pas aussi belle, l'effort et l'amitié sont les piliers de notre sport. « Pour bien voir, il ne suffit pas d'ouvrir les yeux, il faut d'abord ouvrir son cœur. »







L'escalade du Grand Gendarme,
au Grépon (ci-dessus),
est difficile et assez vertigineuse ;
les prises sont rares,
mais le rocher est très franc.
Garder les mains
le plus bas possible,
même si l'on est grand.